

PREDICATION Pierre MANIVIT - 18 OCT 2020

DE QUI SONT CETTE IMAGE ET CETTE INSCRIPTION ?

Le denier à César est bien connu , le texte a fait fortune au-delà des milieux religieux , ce qui confirmerait s'il était besoin , l'influence historique considérable de l'évangile dans notre monde : même si les plus laïcarts des laïcs ne veulent pas l'entendre notre XXI^e siècle est imprégné du sens de l'évangile , au milieu d'une débauche de sécularisation et notre rôle n'est pas de leur faire la leçon mais de poursuivre cette inéluctable évolution de sécularisation ; dans un sens , Jésus dans sa manière de ne pas tenir compte des prêtres et de tous les personnages qui tournaient autour du temple de Jérusalem a peut-être bien amorcé cette évolution .

D'autre part même si les laïcarts sont agressifs, notre témoignage doit être exprimé sinon nous ne sommes plus des témoins.

Jésus refuse d'entrer dans les logiques d'opposition binaire lorsqu'on lui demande « est-il permis ou pas » ; la façon de poser la question est un piège aucune ouverture n'est laissée et il faut répondre de façon binaire, oui ou non, noir ou blanc, c'est une impasse dans laquelle ses interlocuteurs veulent le coincer. Mais Jésus reste au-delà des choix partisans, le sens qu'il donne à l'homme n'est pas d'être pour ou contre César ; c'est de savoir se positionner devant Dieu, dépasser le cadre de César et se mettre en situation devant Dieu, et ça ne fait pas l'affaire de ses interlocuteurs.

Jésus reste calme devant les faiseurs de piège : pas besoin d'attaquer : on veut le piéger, il sait rester dans le ton de la conversation, il ne monte pas à l'insulte, et il est dans le concret ; la monnaie avec laquelle on paie l'impôt porte l'effigie, l'image de César ; pourquoi mélanger les rôles ; on rend à César son effigie et c'est tout simple.

Le parti pris de Jésus est celui de l'individu , de la personne humaine , par-delà les oppositions , les choix partisans, les étiquettes : on lui pose une question provocante , piégeante, la 2^e réponse reste courtoise , mais change de niveau ; et il n'y a pas de monnaie de Dieu, et ce qui est à rendre à Dieu c'est se situer par rapport à la question de Dieu : on a dépassé ce qui concerne César . Jésus n'indique pas le « bon choix politique », nous reviendrons au côté politique du questionnement : chacun est invité à se poser la question de Dieu, à la poser à ses frères dans la foi, et aux non chrétiens car c'est aussi notre vocation.

Dans un deuxième temps, regardons ce qui concerne l'argent dans ce texte : l'argent n'est pas inutile, simplement il ne faut pas l'adorer : je dis cela volontairement comme le ferait un enfant. Pour parler de l'argent , rappelons-nous cette redevance que les disciples n'avaient pas acquittée au temple de Jérusalem, les didrachmes en Mt 17 ; ceux qui percevaient les didrachmes avaient posé la question à Pierre, c'était l'impôt pour le Temple ; Jésus demande à Pierre si les rois de la terre prélevaient les taxes auprès de leurs fils : ainsi le Fils de Dieu aurait dû être exempté de taxe , et Jésus ne manque pas d'humour , mais pour ne pas scandaliser les autres , Jésus demande à Pierre de jeter l'hameçon et la pièce trouvée dans la bouche du poisson, précisément le didrachme permet à Jésus et aux disciples d'être « en règle » . L'argent sert donc à quelque chose. Jésus ne veut pas offusquer ceux qui demandent d'acquitter l'impôt pour le Temple, et en même temps la façon de trouver la pièce dans le poisson est une manière de payer sans sortir l'argent de sa poche ; et en même temps c'est mettre en exergue le travail de Pierre, patron pêcheur s'il en fut ; c'est du travail du pêcheur que viendra l'argent, l'argent vient du travail, il n'est pas que ce qu'on trouve dans la poche « des riches ».

Quant à la pièce à l'effigie de César, on a vu comment Jésus sépare l'argent et Dieu ; Jésus n'a pas connu Jacques Ellul, mais il aurait dit comme Dieu à Job « Ellul a bien parlé » et ici le sujet c'est l'argent ; tous nos trésoriers le disent, de même que le sketch de Raymond Devos sur le percepteur qui le soir à la manière d'une hulotte lance son cri « Des sous ! Des sous ! » Notre trésorier régional n'a pas le même style mais l'église ne vit que de nos dons, même si nos offrandes en liquide ou en chèques ne portent pas l'effigie de l'église, et l'église n'en a pas en principe. On fait donc vivre l'église avec l'argent de César ou pour nous de la République et maintenant de la monnaie européenne.

Ce sur quoi ELLUL avec et après d'autres, met l'accent, c'est redire le mode d'emploi de l'argent et la distance à maintenir à son égard ; et on nous invite à relire Ellul, ou bien ce livre qui passe ses écrits en revue, « Le Défi de la Non Puissance » de F Rognon. Ellul et Charbonneau nous disent que la croissance industrielle et l'essor technologique poussés à l'infini ne sont pas compatibles avec notre monde fini, dont nous sommes en train de heurter les limites. Et ce n'est pas par une nouvelle technologie miraculeuse que nos problèmes seront résolus, car chaque progrès technologique amène de nouveaux inconvénients qui n'avaient pas été prévus.

Dans un troisième temps, le rapport à Dieu et au sens de la vie, que Jésus nous suggère à partir du « denier » du temple et des effigies de César, et qui était implicite dans la demande « est-il permis de payer l'impôt à César » c'est l'implication politique ; se situer devant Dieu n'est pas écrire « Dieu » au dos de son bulletin de vote ; le bon engagement politique est difficile et demande du discernement, et deux chrétiens n'auront pas la même réponse. La question des pharisiens et hérوديens est précédée de la mention qu'ils font eux-mêmes : tu enseignes la voie de Dieu » ;

- notre monde vit dans une ambivalence : d'une part un universalisme uniformisant et réducteur, où cohabitent la recherche impitoyable du plus grand profit, l'opposition mal masquée entre la rémunération des travailleurs et la rémunération des actionnaires; et un échappement de la régulation climatique et maintenant le virus; et d'autre part un communautarisme clos, une société fragmentée où chaque communauté revendique ses droits et au-delà, dans une continuité où les habitudes tribales se retrouvent au milieu de nos sociétés sophistiquées et soi-disant évoluées. C'est à la fois un ghetto et l'illusion d'un village planétaire.

La politique telle que la pense l'évangile ne réside ni dans l'exercice ni la quête du pouvoir mais dans l'art de gérer la relation au pouvoir, et de limiter son usage au service de tous : il n'y a de conversion de la volonté de pouvoir en une volonté de servir que par un saut qui fait passer du système de l'échange à la gratuité de l'esprit du don.

- Ce qui fait que l'être humain est un sujet, c'est qu'il est évaluable à ses propriétés objectives ou à ses appartenances, la société nous réduit à une classe sociale, une race, une généalogie ou une éducation, une religion et bien sûr à une appartenance politique. Alors je disparaîs dans l'uniformisation que m'impose la société, elle me rend prisonnier d'un prêt à penser qui me banalise et m'ôte toute personnalité.

- Rendre à Dieu ce qui est à Dieu devient alors protestation contre le monde et ses puissances : non seulement prendre de la distance vis à vis des idoles à adorer comme l'argent, ou des idées toutes faites que les meneurs politiques, financiers et des instances économiques veulent nous voir adopter, et adorer son parti politique. La pièce avec l'effigie de César marque une prééminence du politique sur l'économie (aujourd'hui ça s'est inversé) ; et Jésus vient séparer Dieu du politique.

- C'est aussi dénoncer la ruée vers les boucs émissaires et passer au crible les informations souvent déformées pour que nous donnions tête baissée dans ce qu'on veut nous faire entériner.

- Et « rendre à Dieu » c'est encore nous dresser contre les citadelles de la « subversion encouragée » que les pouvoirs modernes nous désignent comme des modèles de modernité, de tolérance et d'ouverture, mais qui cachent un retour à l'intolérance, la barbarie, la dictature, l'asservissement.

Jésus ne délivre aucun programme politique ; nous avons l'impression d'être sans garantie divine sur ce qu'il faut faire ou ne pas faire ; mais il nous donne ce principe théologique de résistance. Rendre à Dieu ce qui est à Dieu ; ne pas faire de Dieu un César ; ne pas faire de César un dieu. Voilà brièvement ce que le denier de César nous dit encore aujourd'hui, de façon trop intellectuelle, qu'il serait bon d'affiner et rendre plus concrète.

AMEN